Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 19 (1931)

Heft: 81

Artikel: Questions actuelles : la pensée philosophique en suisse romande de 1900 à nos jours

Autor: Reymond, Arnold / Piaget, Jean

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380210

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA PENSÉE PHILOSOPHIQUE EN SUISSE ROMANDE DE 1900 A NOS JOURS

Sous ce titre, mon ambition serait de retracer en les rattachant aux séances annuelles de Rolle et aux travaux de notre Société de philosophie ce qu'il est peut-être téméraire d'appeler les courants de la pensée philosophique romande durant ce premier quart de siècle écoulé.

La tâche est moins aisée qu'il ne le paraît au premier abord.

En effet, lorsque les philosophes romands, après s'être réunis une première fois à Rolle en 1906, convinrent de s'y rencontrer chaque année, il fut décidé, afin d'éviter toute paperasserie inutile, que l'on ne constituerait pas une société, ayant archives et procès-verbaux.

Notre ami Charles Werner voulut bien toutefois se charger de donner de chacune des séances annuelles un bref compte rendu dans les *Archives de psychologie*. Il le fit avec une persévérance et une bonne grâce auxquelles je tiens à rendre hommage ici et je souhaite que la caisse centrale, lorsqu'elle sera en état de le faire, fasse imprimer et grouper les vivantes notices qu'il a rédigées avec tant de soin et d'inlassable complaisance.

Telles qu'elles sont, ces notices sont très précieuses et j'ai éprouvé à les relire une grande jouissance, mêlée de mélancolie. C'est qu'en effet elles nous font toucher du doigt la fuite des années ; elles évoquent des silhouettes aimées qui ne sont plus ; elles soulignent la succession des générations. L'an passé et en réponse à un message collectif que les habitués de Rolle lui avaient adressé, Adrien Naville nous répondit : « Rolle ! bon souvenir. A ma dernière participation je fis envoyer une lettre à Mme Gourd veuve, dont le mari avait fondé la réunion de Rolle. Je prendrai bientôt le chemin qu'il avait pris ». Ces lignes sont datées du 27 juin 1930 et Adrien Naville mourut quelques mois après les avoir écrites.

Ceux qui sont de mon âge étaient encore jeunes, lorsqu'en 1906 M. Gourd exposa ses idées sur la philosophie de la religion. Ils ne prenaient qu'une part timide aux discussions qui avaient lieu entre leurs aînés, J.-J. Gourd, A. Naville, Th. Flournoy, Ph. Bridel, M. Millioud et L. Cellérier. De ces aînés qui furent nos maîtres il ne reste plus que M. Philippe Bridel à qui j'adresse un témoignage ému de reconnaissance de tout ce qu'il a fait pour nos séances de Rolle et pour l'esprit de libre recherche qu'il a favorisé dans la pensée romande.

A la génération dont je fais partie se rattachent de près ou de loin, Ed.

Claparède, F. Abauzit, G. Berguer, de Riaz, Ch. Werner, P. Bovet, H. Miéville, H. Reverdin, S. Gagnebin, G. Volait, F. Grandjean. Si les cheveux de tous ces amis ne sont pas encore blancs, ils commencent comme les miens à s'argenter d'une façon inquiétante. Une nouvelle génération représentée par G. Juvet, Jean Piaget, J. de la Harpe, R. Wavre, L. Bopp et combien d'autres encore, s'affirme avec une vigueur réjouissante qui témoigne de la vitalité de l'esprit philosophique dans notre Suisse romande.

Outre les habitués dont je viens de rappeler les noms, les séances de Rolle furent fréquentées par des hommes tels que Lemaître, Hochreutiner, de Maday, Karmin, René et Raymond de Saussure, A. Leclère, Dartigue, R. Bouvier, Ed. Guillaume, Ch. Bally. Des hôtes de passage ou étrangers de marque nous honorèrent parfois de leur présence, à savoir : Alexander, Brugmann, Andersen, Lutoslawski, Benrubi, Leuba, Schinz, Petronievicks. Une seule dame sauf erreur fut une fois des nôtres. C'est Mlle de Lange, élève de Claparède qui assista à la séance de 1912.

Quant au caractère général des réunions de Rolle, Ch. Werner l'a noté à plus d'une reprise dans ses chroniques. Il rappelle fréquemment que la salle de tribunal où nous siégeons est ornée d'un tableau représentant dame Justice avec sa balance et il se plaît à reconnaître que les échanges d'idées au cours des séances s'inspirèrent toujours de cet auguste symbole. Il constate, il est vrai, non sans mélancolie que « les discussions philosophiques conduisent rarement à un accord ». Il ajoute toutefois que « la plus franche cordialité ne cessa de régner durant les discussions ». On ne saurait mieux dire pour caractériser l'atmosphère des séances de Rolle.

Je m'excuse de cette évocation ; mais un jubilé, même philosophique, ne serait pas complet s'il ne rendait hommage au passé.

Cela dit, esquissons rapidement la physionomie intellectuelle des réunions de Rolle, en marquant une coupure en 1923, année où nous nous sommes constitués en Société romande de philosophie.

Voici, dans leur suite chronologique les travaux qui de 1906 à 1923 furent présentés à Rolle, sauf de 1916 à 1921, où les séances par suite de la guerre mondiale eurent lieu à Lausanne :

J.-J. Gourd : *Le programme de la philosophie de la religion.* Y a-t-il un caractère sui generis qui légitime une philosophie de la religion, distincte de la philosophie comme telle, et comment définir ce caractère?

Maurice Millioud : *De la nature des problèmes philosophiques.* La solution de ces problèmes peut-elle être objective ou ne dépend-elle pas pour une large part du tempérament de chaque philosophe qui les étudie?

Pierre Bovet : *Etude expérimentale du jugement.* Cette étude soulève le rapport délicat qui existe entre la logique et la psychologie.

Adrien Naville : *La logique de l'identité et la logique de la contradiction.* La discussion soulevée à ce propos laisse pressentir les débats plus récents sur le principe du tiers exclu.

ARNOLD REYMOND : *Histoire et philosophie des sciences.* Jusqu'à quel point et de quelle manière les conquêtes successives de la science positive peuvent-elles aider à la solution des problèmes philosophiques?

ALBERT LECLÈRE : *La définition de l'homme normal.* Le problème soulevé met en cause les travaux des sociologues contemporains.

THÉODORE FLOURNOY : *Pragmatisme et intellectualisme.* Discussion délicate sur la signification du pragmatisme et sur ses rapports avec la pensée rationnelle.

PHILIPPE BRIDEL : *Quelques idées sur la classification.* Toute classification repose-t-elle sur le même schéma général, comme le pense M. Bridel, ou y a-t-il lieu de distinguer à ce propos entre les sciences mathématiques et les sciences naturelles?

RENÉ DE SAUSSURE : *Le temps en général et le temps bergsonien.* Le débat sur ce problème révèle parmi les philosophes romands trois positions : anti-bergsonisme et bergsonisme irréductibles, bergsonisme mitigé.

V. LUTOSLAWSKY : *Certitude de la connaissance métaphysique : Dieu, âme, nation.* Discussion intéressante sur le médiat et l'immédiat dans le donné de la connaissance.

ED. CLAPAREDE : *Le droit d'éduquer.* En vue de quoi ou de qui éduque-t-on l'enfant? En vue d'une société déterminée (nation)? Mais quel droit cette société a-t-elle de le faire? En vue d'un idéal? Mais sur quelles bases certaines fonder cet idéal et comment le justifier?

I. BENRUBI : *De la connaissance intégrale.* On objecte à M. Benrubi que cette connaissance telle qu'il la comprend dissout tout dualisme et fait évanouir l'individuel.

ED. GUILLAUME : *Notion de loi naturelle et théorie de la relativité.* Discussion délicate et en partie confuse par suite d'interférences métaphysiques dans les données techniques du problème expérimental.

H. REVERDIN. *L'individualisme.* Comment comprendre la notion d'individualité au regard des travaux de l'école sociologique de Durkheim?

GEORGES VOLAIT : *Les principes de la science historique et leur application à l'histoire de la philospohie.* La discussion examine si au cours de l'histoire les systèmes philosophiques se succèdent conformément à des facteurs personnels suivant une loi évolutive de la pensée dialectique.

RENÉ DE SAUSSURE : *La structure de la réalité.* Débat intéressant sur le rapport ontologique entre le géométrique et le réel.

CHARLES WERNER : *Bases philosophiques d'une théorie des fonctions de l'âme.* Discussion sur ce que signifient l'unité et la multiplicité dans le domaine psychique.

En 1923 la Société romande se fonde avec ses trois groupes : Genève, Vaud

et Neuchâtel. Dès lors il y a lieu de distinguer entre les séances de Rolle et l'activité des groupes.

En ce qui concerne les premières, voici et toujours dans leur ordre chronologique les travaux qui y furent présentés :

1923, ARNOLD REYMOND : *Le cogito cartésien et sa portée métaphysique.* Discussion sur les rapports de l'activité notionnelle et de l'immédiatement perçu.

En 1924 les statuts définitifs de la Société romande sont votés. Le matin le 3e centenaire de Kant est célébré par une allocution de H. MIÉVILLE et un travail de J. DE LA HARPE sur *Les idées politiques de Kant dans leur rapport avec la philosophie critique*, puis l'après-midi on entend un exposé de JEAN PIAGET sur *La notion de réalité objective et son développement psychologique.*

En 1925, EDOUARD CLAPAREDE : *La fonction de volonté.* Distinction originale entre l'acte volontaire et l'acte intentionnel.

En 1926, le matin, GEORGES VOLAIT donne un aperçu très suggestif sur *Aristote interprété par W. Jaeger* et l'après-midi PERCIVAL FRUTIGER interprète *Le principe socratique : nul n'est méchant volontairement.*

Cet exposé est suivi d'une discussion nourrie sur les rapports de la volonté et de la connaissance.

Les années suivantes on entendit successivement :

JEAN PIAGET : *Logique et sociologie.* Dans le développement de la mentalité enfantine on observe trois processus distincts : autisme, contrainte sociale et coopération ; ce dernier seul favorise le développement des normes logiques.

ARNOLD REYMOND : *Le problème de la finalité et sa signification métaphysique.* Le débat porta essentiellement sur la possibilité ou l'impossibilité de mettre en lumière la portée objective de la finalité.

HENRI MIÉVILLE : *La raison et le problème de Dieu.* Une analyse critique et approfondie de la raison conduit à une interprétation panenthéiste du réel qui se distingue à la fois du théisme et du panthéisme. Discussion très riche sur les problèmes logiques, épistémologiques et métaphysiques soulevés par Miéville.

FRANK ABAUZIT : *Raison et Foi.* La raison et la foi, loin de s'opposer se complètent mutuellement. La discussion reprend sous un autre angle les sujets qui avaient été traités l'année précédente.

Quant à l'activité des groupes elle s'est inspirée de l'idéal que l'article 2 de nos statuts définit avec toute la netteté désirable et qui dit entre autres ceci. La Société romande de philosophie a pour buts :

1. de faire bénéficier la recherche philosophique des résultats obtenus dans les diverses branches du savoir et de rapprocher les philosophes et les spécialistes ;

2. de nouer des relations avec les groupes ou sociétés similaires en Suisse ou à l'étranger.

En ce qui concerne ce second point, des résultats intéressants ont déjà été obtenus.

Alors que la Société romande de philosophie était dans les limbes et qu'elle n'avait pas encore fixé définitivement ses statuts, elle se réunit en séance extraordinaire au Sanatorium universitaire de Leysin pour y écouter une intéressante étude de M. Meyerson sur le problème de l'épistémologie scientifique.

D'autre part et à deux reprises les groupes de Genève et de Lausanne eurent le privilège d'entendre M. Brunschvicg leur parler en 1924 du *cogito cartésien et de l'analyse réflexive* et en 1929 *de l'irrationnel.* Puis ce printemps, à Genève, M. G. Belot a exposé ses idées sur *l'esprit critique et les disciplines sociales.*

En outre notre Société a été représentée par F. Abauzit et Toledano au centenaire de Maine de Biran (Paris 1924) et par H. Reverdin au centenaire de Spinoza (Amsterdam).

En 1928, F. Abauzit expose à la Société lyonnaise ses idées sur le *problème de la vérité* et en 1929 devant la même Société de Riaz parle de *certains aspects de la pensée d'Amiel.*

Enfin Ch. Werner donne à l'institut des Hautes Etudes de Bruxelles des conférences sur *Platon*, A. Reymond et J. Piaget parlent à la Société française de philosophie, le premier sur le *principe du tiers exclu*, le second sur *les trois systèmes de la pensée enfantine.* J. de la Harpe et J. Piaget se sont fait entendre à la Société zurichoise de philosophie, et ce dernier en outre aux Sociétés de philosophie et de psychologie de Londres et de Varsovie ; par ailleurs, A. Reymond est appelé à donner au groupe philosophique de Bâle une conférence sur *l'évolution créatrice de Bergson et ses rapports avec la philosophie contemporaine.*

Quant au rapprochement prévu par les statuts entre philosophes et spécialistes, il suffit de jeter un coup d'œil sur les travaux présentés dans les divers groupes pour se rendre compte combien il a été fécond.

Dans le domaine des sciences logico-mathématiques, astronomiques, physiques et chimiques nous avons eu le privilège d'entendre plusieurs de nos amis qui, spécialisés dans ces disciplines, se sont efforcés, en les débarrassant de leur appareil technique, de nous faire comprendre les théories scientifiques les plus modernes et d'en souligner l'intérêt pour la philosophie.

Au cours de diverses séances R. Wavre a étudié les notions de loi et d'existence en mathématiques et en a tiré un postulat intéressant du rationalisme. — F. Gonseth a également exposé ses idées sur les fondements des mathématiques. — G. Juvet, à plusieurs reprises, nous a entretenus des théories récentes concernant les quanta, la relativité et la nouvelle figure du monde. — M. Gex nous a parlé d'Eddington et de la crise du déterminisme. — S. Gagnebin : des principes de la mécanique envisagés dans leur évolution historique. — A. Jaquerod et A. Berthoud nous ont initiés, le premier aux théories

cinétiques des gaz puis aux rayons X, et le second, aux phénomènes photochimiques, puis aux principes de la thermodynamique. — D'autre part Ch.-E. Guye voulut bien traiter la notion de loi physique. — Signalons encore dans ce domaine les exposés de S. Dumas sur la signification scientifique du hasard et de Mirimanoff sur la notion récente de probabilité.

En ce qui concerne les sciences naturelles nous avons eu les travaux de Guyénot sur le déterminisme en biologie, — d'Elie Gagnebin sur la finalité dans les sciences, — de Cl. Secrétan, sur la notion d'hypothèse, — de Nicolet, sur la notion de science.

Les médecins ne sont pas non plus restés inactifs et leur contribution a été des plus intéressantes, à savoir : Ch. de Montet : le mythe individualiste. — Raymond de Saussure : le miracle grec. — Kretschmar : les guérisons. — Bersot : classification des maladies mentales. — O. Forel : identité psychophysiologique. — W. Boven : la caractériologie. — F. Morel : localisation des facultés de l'âme.

Quelques professeurs rattachés à la Faculté des Lettres ont bien voulu également prêter leur précieux concours. — Ch. Bally nous a ouvert des horizons inattendus en nous parlant du langage affectif et du mécanisme de l'expressivité linguistique, puis nous avons entendu A. Lombard : théâtre et morale. — Ch. Guyot : Bergsonisme et critique littéraire. — L. Bopp : le cas Amiel. — A. Denéréaz : les rythmes humains et les rythmes cosmiques.

Dans le domaine juridique, trois travaux seulement : Grodensky : loi scientifique et le droit. — Hoffmann : l'économique est-elle une science ? — Cl. DuPasquier : la renaissance du droit naturel.

Mais comme il est naturel, ce furent la psychologie et la philosophie proprement dites qui remplirent la plupart de nos séances.

En psychologie, outre les travaux déjà cités qui furent présentés par des médecins, nous avons eu les études suivantes : E. Claparède : les lois psychologiques; puis les faits psychiques du double point de vue de l'observateur et du sujet observé. — J. Piaget et successivement : la genèse psychologique de l'idée de loi; la biologie et la théorie de la connaissance ; logique et sociologie ; la finalité dans la psychologie. — F. Grandjean : logique et lois scientifiques.

Puis une série de travaux métaphysiques, critiques et historiques, à savoir : H. Miéville, successivement : les fondements de la notion de vérité ; le problème des valeurs universelles en morale ; un rationalisme critique ; Nietzsche et le libre arbitre ; la raison et le principe d'autorité.—Ch. Werner : Aristote et la finalité, puis : l'expérience intérieure de la liberté. — J. de la Harpe, successivement : l'épistémologie de Meyerson, la finalité selon Kant, les principes du rationalisme, qu'est-ce que la philosophie? l'induction dans les sciences. — F. Abauzit : qu'est-ce que la vérité? puis immanentisme et transcendance. — A. Reymond, diverses études sur la logique, la valeur, la finalité.

Questions morales traitées par H. REVERDIN : problème des lois morales ; influence de J.-J. Rousseau sur Kant.

Enfin, diverses études historiques : P. GODET sur Spinoza, — BENRUBI sur le mouvement phénoménologique contemporain en Allemagne. — S. BERTHOUD sur Durkheim et Deploige. — B. BOUVIER : la vie religieuse d'Amiel. — DE RIAZ : Amiel et le romantisme. — MARCEL REYMOND : Maurice Blondel et le problème de l'intelligence.

Cherchons maintenant à dégager les traits essentiels du tableau que nous venons de tracer, en les mettant en rapport avec les tendances de la pensée méditative en Suisse romande.

Pendant tout le cours du XIXe siècle, me semble-t-il, cette pensée à été caractérisée par un union très étroite entre la philosophie et la théologie. Que l'on considère l'œuvre de Ch. Secrétan, d'Ernest Naville, de F. Bovet ou d'Amiel, on est frappé de la place importante qui y est réservée aux questions religieuses et théologiques. Ce qui attire en outre l'attention dans cette œuvre, c'est l'influence de la philosophie allemande laquelle se révèle prépondérante sur un Secrétan, un F. Bovet et un Amiel. Il est un nom en tout cas dont tous les penseurs romands se réclament à cette époque, c'est celui de Kant. Ces influences persistent jusque vers la fin du XIXe, comme en témoignent les premiers travaux de Th. Flournoy et de Ph. Bridel ; mais à ce moment elles sont moins contraignantes et de nouvelles préoccupations se font jour. Si la note dominante subsiste, elle est accompagnée d'une gamme variée de tons très divers. Afin de marquer ces tons et d'en dégager la note dominante, nous ne pouvons mieux faire, me semble-t-il, que de passer en revue les disciplines qui plus ou moins rattachées à la philosophie ont été l'objet d'études spéciales dans notre pays.

Si l'on veut toutefois comprendre la signification et l'orientation de ces études, il faut se rappeler que l'axe des préoccupations métaphysiques, vers la fin du XIXe siècle, s'est sensiblement déplacé, surtout en ce qui concerne le problème de la connaissance.

Les philosophes du XIXe siècle (y compris Ch. Secrétan, E. Naville, J.-J. Gourd) estimaient que le rapport de la pensée au réel ne pouvait comporter que trois interprétations possibles : le *rationalisme idéaliste* sous ses diverses formes (platonisme, conceptualisme aristotélicien, innéisme cartésien, logicisme leibnitzien), le *criticisme et le synthétisme a priori* de Kant, *l'empirisme* (sensualisme, évolutionisme et associationisme).

Cependant les progrès mêmes des sciences, et plus spécialement des sciences mathématiques et physiques, ont ébranlé cette façon d'envisager le problème de la connaissance.

D'une part, en effet, les découvertes des géométries non-euclidiennes et des ensembles transfinis cantoriens ont sapé les bases de l'esthétique transcendantale et rendu caduques les thèses du synthétisme a priori telles que Kant les avait formulées. D'autre part le postulat du rationalisme classique a été

ruiné par l'obligation où les sciences mécaniques et physiques se sont trouvées d'énoncer de nouveaux systèmes d'axiomes et de propositions premières au fur et à mesure que le champ de leurs expériences s'élargissait et que leurs méthodes d'expérimentation devenaient plus précises.

Quant à l'empirisme, qu'il le veuille ou non, il fait de l'esprit un miroir passif de la réalité et il est incapable de rendre compte de l'activité *sui generis* tant de la sensation que de l'intelligence, activité qui s'impose cependant à titre de fait immédiat.

Le problème de l'être et du connaître s'est donc révélé infiniment plus complexe que ne l'avaient supposé les savants et les philosophes jusque vers la fin du XIXe siècle. De là, hésitation et timidité dans les discussions subséquentes relativement aux problèmes métaphysico-religieux et, pour ne parler que de la Suisse romande, l'impossibilité où notre génération s'est trouvée d'accepter sans plus non seulement le détail, mais même la formule essentielle des solutions qu'avaient proposées Ch. Secrétan, E. Naville et même J.-J. Gourd, pour résoudre ces problèmes. De là aussi le désir de détacher de la métaphysique des disciplines telles que la logique, la psychologie et la morale, afin de les constituer en sciences indépendantes. De là enfin le désir de reprendre *ab ovo* et sur de nouvelles bases le problème de la connaissance (1).

La psychologie tout d'abord, dans son désir d'être une science positive et expérimentale, commence par restreindre son champ de recherches à la psycho-physique.

C'est sous cette forme qu'elle s'installe tout d'abord en Suisse romande. A Genève, Th. Flournoy et E. Claparède fondent un modeste laboratoire et s'attaquent au problème des sensations et de leur mesure. A Lausanne, J. Largiuer des Bancels oriente ses premières recherches dans le même sens et nous donne une fort belle étude sur les sensations du goût et de l'odorat.

Mais bien vite la notion de psychologie expérimentale s'élargit.

A Neuchâtel, E. Murisier, puis P. Bovet se livrent le premier à l'étude des maladies du sentiment religieux, le second à des investigations sur la nature du jugement.

A Lausanne, J. Larguier s'attaque au mystérieux problème des instincts et des émotions et publie sur ce sujet une étude aussi pénétrante que nuancée.

A Genève, Th. Flournoy s'attache à demêler la vraie signification des phénomènes spirites et l'un des premiers il montre, d'une façon combien magistrale, le rôle que le subconscient joue dans ces phénomènes. Les divers ouvrages qu'il a publiés à cette occasion sont devenus classiques à tel point qu'il est superflu d'en parler ici.

Par le spiritisme Th. Flournoy est conduit à approfondir la teneur de

(1) Cf. sur ce point les réflexions que L. Rougier a fait paraître dans le « *Larousse mensuel illustré* » (juillet 1931, p. 752) sous le titre « Philosophie scientifique ».

l'expérience religieuse et à formuler les principes qu'il faut observer dans leur étude, entre autres le fameux principe de l'exclusion de la transcendance. Dans son bel ouvrage « Une mystique moderne » il précise encore le problème et il arrive à la conclusion que l'expérience mystique, impartialement étudiée, constitue un fait sui generis, en un sens inanalysable, qui laisse la porte ouverte à des croyances de nature religieuse et philosophique.

Quant à E. Claparède, il est entraîné par la psychologie jusqu'à la pédagogie et, d'entente avec P. Bovet qui quitte alors Neuchâtel, il fonde l'institut J.-J. Rousseau.

Depuis ce moment il mène de front des travaux de pédagogie et de psychologie générales, comme aussi de psychologie animale. Il défend et complète les idées de W. James et de Dewey, insistant sur l'évolution des intérêts chez l'enfant et sur le rôle du jeu dans la formation de l'âme enfantine. Il aborde les redoutables problèmes de la conscience et du sommeil ; et c'est à lui que l'on doit la loi de « la prise de conscience » à laquelle M. Brunschvicg attribue si justement une grande importance. Puis, sur le terrain de la psychologie expérimentale, il élargit et améliore l'originale notion du profil psychologique mise au jour par Rossolimo. Sa devise de recherche est essentiellement pragmatique : « Tout essayer et retenir ce qui réussit ».

P. Bovet poursuit une série de recherches délicates suivant les méthodes qu'il avait adoptées à Neuchâtel (observations et tests par interrogation). Il analyse ainsi d'une façon neuve et suggestive l'instinct combatif, la genèse psychologique du devoir, puis celle du sentiment religieux, pour ne citer que ses principales recherches.

Jean Piaget enfin s'est montré le digne et génial continuateur de ses aînés. Par des observations pénétrantes et grâce à d'ingénieuses méthodes d'interrogation qu'il a créées lui-même pour une large part, il est parvenu à mettre en pleine lumière la structure de la mentalité enfantine et son développement génétique. Ses travaux marquent certainement une étape dans ce domaine et c'est le plus bel éloge que l'on puisse en faire.

Dans ces questions de pédagogie qui voisinent avec la psychologie il faut aussi citer les recherches de L. Cellérier et de J. Dubois.

Par ailleurs l'étude des phénomènes subconscients suscite des chercheurs. Avant que Th. Flournoy eût entrepris sur le spiritisme les travaux dont nous avons parlé plus haut, César Malan avait abordé d'une façon originale la question en la mettant en rapport avec l'action de Dieu dans la conscience. Cette investigation fut reprise simultanément par G. Frommel et par G. Berguer, le premier s'attachant à analyser avant tout le caractère d'obligation qui s'impose à la conscience dans son activité, et le second cherchant au moyen des théories freudiennes à expliquer la genèse de la foi chrétienne chez tout croyant et la teneur des récits évangéliques.

C'est également aux travaux de Freud que l'on peut rattacher les investigations de C. Baudoin, de Raymond de Saussure et de F. Morel, investigations dont les premiers résultats permettent d'espérer davantage.

On le voit. C'est Genève qui en Suisse romande est devenu le centre de toutes les recherches psychologiques et même pédagogiques. Elle a su attirer à elle et fixer sur son territoire presque tous ceux qui dans les autres cantons romands étaient attirés par ce genre de recherches ; on ne peut que féliciter le gouvernement et le public genevois d'avoir, en appuyant les initiateurs de l'entreprise, permis ce beau résultat.

Jusqu'à ces dernières années la sociologie avait élu domicile à Lausanne où Vilfredo Pareto continuant la tradition inaugurée par Walras lui avait donné une forte impulsion que M. Millioud, P. Boninsegni et Pierre Boven se sont efforcés de maintenir. A l'heure actuelle cette impulsion subit un temps d'arrêt. Est-ce parce que la méthode mathématique a donné en sociologie tout ce qu'elle pouvait donner ou est-ce pour des raisons d'un autre ordre ? Il est difficile de le dire.

Quant à la logique et à la critique des principes et méthodes scientifiques, elles ont été dignement représentées et cela dans nos trois cantons.

Sur la classification des sciences A. Naville a émis des vues originales par la distinction qu'il établit entre les sciences de lois, de faits et de règles. Th. Flournoy dans des cours inédits qui, faute de documents sûrs, ne peuvent malheureusement pas être publiés, a abordé plusieurs des problèmes les plus délicats de l'heure présente sur les principes et les notions scientifiques; puis F. Grandjean sous l'inspiration du bergsonisme a tenté une déduction ontologique et génétique des catégories de la raison. S. Gagnebin, après une critique serrée de l'intuitionisme selon E. Le Roy, s'est attaché à l'étude des principes mécaniques envisagés dans leur développement historique et leur portée philosophique. Quant à R. Wavre il a été l'un des initiateurs des études critiques concernant le champ d'application du principe du tiers exclu et la notion d'existence en mathématiques, ce qui l'a conduit à approfondir les postulats du rationalisme. G. Juvet, après de beaux travaux sur le calcul tensoriel et la relativité, étudie la notion de groupe et sa signification dans la structure du réel. Par ce souci il s'apparente, quoique dans une tout autre direction, aux recherches de René de Saussure sur le même sujet. Signalons enfin la critique serrée à laquelle Elie Gagnebin a soumis le concept de finalité et son usage dans les sciences biologiques.

Ces diverses recherches n'ont pas été entreprises dans un esprit de dilettantisme ; elles ont toujours eu l'ambition, sinon de résoudre, du moins de préciser l'un ou l'autre des grands problèmes relatifs à la théorie de la connaissance et à la possibilité de pénétrer plus à fond la réalité ; par là elles s'apparentent à la philosophie proprement dite.

Mais avant d'aborder cette dernière, il faut brièvement parler de la théologie, pour autant qu'elle se rapporte à notre sujet ; car ce n'est un mystère pour personne que la plupart des philosophes romands ont commencé par

faire des études de théologie et, à tout bien prendre, celles-ci se révèlent être une excellente initiation, à condition d'en sortir et d'être faites, comme elles le sont chez nous, dans un esprit de libre recherche et de respectueuse indépendance.

On sait comment peu avant 1900, c'est la « théologie de la conscience » qui en matière dogmatique s'est imposée dans notre pays. Cette théologie, issue de Kant en passant par Ritschl, sépare nettement le monde de l'expérience sensible qui est soumis au déterminisme et celui de la vie intérieure dans laquelle Dieu se révèle. De là un conflit inévitable avec l'orthodoxie sur la question du surnaturel physique, conflit qui s'est traduit chez nous par des débats passionnés dont le livre de Paul Chapuis a été la manifestation la plus aiguë.

Dès le début du vingtième siècle l'attention théologique se concentre soit sur des questions historiques, soit sur la révélation d'un Dieu transcendant qui par le moyen du subconscient s'affirme obligatoirement dans la vie intérieure. Les études psychologiques de G. Frommel, de G. Berguer et d'E. Lombard dont nous avons déjà parlé trahissent ce genre de préoccupations.

Une réaction d'abord timide, puis de plus en plus nette, s'affirme contre la théologie de la conscience en général et contre le psychologisme et l'historicisme en particulier. De cette réaction et de ses progrès, les conférences de l'Association chrétienne des étudiants, de même que les thèses de baccalauréat dans nos Facultés de théologie, sont le baromètre le plus sensible et à ce point de vue il serait intéressant de les passer en revue ; mais cela m'entraînerait un peu loin.

Ce qui est certain, c'est que la réaction se manifeste tout d'abord par un retour au mysticisme et à l'esthétisme, ce qui provoque une réforme dans la célébration rituelle du culte. Dans cette célébration la liturgie et la musique ont une part plus grande qu'autrefois. On tient à cœur d'autre part à orner les temples et les chapelles de peintures religieuses et de vitraux qui réagissent contre l'austérité murale introduite par la Réformation. On désire par là non seulement rendre hommage au passé et à la tradition, mais aussi, nous semble-t-il, rendre au monde physique brutalement écarté par la théologie de la conscience sa signification dans la pratique de la piété ; il faut que Dieu parle à la sensibilité en même temps qu'il parle à la conscience et à l'intelligence.

La réaction ainsi commencée finit par s'affirmer dans une restauration doctrinale qui tantôt s'inspire de tendances thomistes, tantôt de Calvin et dont E. Lombard et J. de Saussure sont parmi nous les représentants les plus autorisés.

Les aînés en général maintiennent un libéralisme positif qui, respectueux de la tradition, s'en inspire sans s'y asservir. Tel M. Ph. Bridel dans divers articles de la *Revue de théologie et de philosophie* et dans son bel ouvrage intitulé : *L'humanité et son Chef*. Tels sont aussi M. Neeser, A. Lemaître, G. Berguer.

Quant aux courants métaphysiques, si nous osons les appeler ainsi, il est encore plus difficile que les tendances théologiques de les marquer avec précision. Ils se rattachent d'une part au criticisme kantien et au néo-criticisme de Renouvier, de l'autre à la critique des méthodes et principes scientifiques dont nous avons déjà parlé et qui, ayant fait éclater les cadres du kantisme, a renouvelé le problème de la connaissance et celui de la liberté.

Ce qui me paraît évident, c'est qu'après l'abandon partiel de la philosophie kantienne un certain flottement s'est manifesté dans la pensée romande qui s'ouvre plus largement qu'auparavant aux influences françaises et anglo-saxonnes.

J.-J. Gourd, suivant une voie qui lui est personnelle, analyse l'idée du phénomène tel que Kant l'avait conçu et il conclut à l'existence dans le réel d'éléments qui, coordonnables sur un certain plan et suivant certains principes, laissent des résidus qui exigent un nouveau genre de coordination sur un autre plan et suivant d'autres principes. Ch. Werner, tout en reconnaissant la valeur critique de la position prise par J.-J. Gourd estime que cette position réalise en fait un divorce ontologique dans la notion de l'être. Pour donner à l'être son achèvement absolu il faut en revenir sinon à la lettre, du moins à l'esprit de l'aristotélisme et du platonisme. C'est de cette manière seulement que l'on peut opérer l'union harmonieuse de la philosophie et de la religion, de la raison et de la foi.

En opposition à toute métaphysique sur la nature dernière de l'être, Flournoy fit aux côtés de son ami W. James une campagne vigoureuse en faveur du pragmatisme, sans pour cela du reste aboutir à une position qui soit la négation même du problème de la vérité. Seulement pour lui la vérité est toujours relative à l'expérience et la spéculation ne doit jamais chercher à franchir la limite imposée par celle-ci.

C'est également vers le pragmatisme que F. Grandjean s'est orienté à la suite de Bergson en montrant, comme nous l'avons dit plus haut, de quelle façon la raison et ses catégories dérivent de besoins pratiques par l'usage du sens de la vue.

H. Reverdin toutefois, dans une étude longuement méditée, fit voir combien la notion d'expérience dans le pragmatisme est malléable et corvéable à merci et combien en particulier les expériences morales et religieuses n'ont qu'une lointaine analogie avec les expériences et l'expérimentation qui caractérisent l'étude du monde physique. Dans le même ordre d'idées on peut signaler les deux ouvrages de P. Frütiger, l'un sur volonté et conscience, essai d'un monisme spiritualiste, l'autre sur les mythes de Platon.

Les Vaudois furent en général, alors même qu'ils en ont grandement bénéficié, réfractaires au raz de marée pragmatique qui à un moment donné submergea en partie la Suisse romande.

S. Gagnebin reste fidèle à un spinozisme élargi par le kantisme et enrichi de tout l'apport des découvertes faites par la science moderne. H. Miéville dans un pénétrant volume sur la philosophie de Renouvier est amené à pré-

ciser sa position vis-à-vis du criticisme kantien, puis dans divers articles et plusieurs conférences il étudie successivement la nature et l'autorité de la raison, la nature de la personnalité, le problème des valeurs, et la pensée de Nietzsche. Tout récemment dans un article de la *Revue de théologie et de philosophie* il jette les grandes lignes d'un idéalisme rationaliste qui est en même temps un réalisme critique, si nous l'avons bien compris. En combattant tout substantialisme qui tend à faire de l'esprit et de la matière, de Dieu et de l'univers des entités séparables, en esquissant un panenthéisme religieux, il s'oppose aux conceptions qui jusqu'alors avaient soutenu la théologie protestante même libérale.

Enfin J. Piaget et J. de la Harpe, en partie sous l'influence de leurs maîtres de Paris, répudient toute réalité transcendantale à la pensée au profit d'un idéalisme immanentiste. Dans une étude de la *Semaine littéraire* (27 août 1921), J. Piaget avait déjà posé le problème, puis il l'a précisé ensuite en partie grâce aux beaux travaux de Brunschvicg, en partie au moyen de ses propres recherches sur la mentalité enfantine. L'enfant substantialise comme un objet extérieur à la pensée les images et les concepts par lesquels il prend conscience du réel. Or cette façon de procéder se retrouve chez Aristote dont la philosophie a servi de base à la théologie chrétienne ; en fait, elle conduit à un transcendantalisme ruineux, car la pensée n'a pas à chercher un point d'appui hors d'elle-même et Dieu s'identifie avec le normatif dont nous avons conscience et que découvre l'analyse réflexive. Jean de la Harpe, s'inspirant surtout de la méthode logico-critique de André Lalande, s'est affirmé par une série de vigoureuses études, d'abord sur la philosophie des valeurs d'après Höffding, puis sur la raison et ses normes, comme aussi sur la nature de la réflexion philosophique ; il aboutit à peu de choses près aux mêmes conclusions que J. Piaget, en réservant, me semble-t-il, la nécessité d'une certaine transcendance.

On le voit. Alors que vers 1910 le débat philosophique en Suisse romande portait essentiellement sur le pragmatisme et le rationalisme, il s'est peu à peu déplacé pour finir, sur la base d'une analyse réflexive, à opposer au spiritualisme un idéalisme critique et immanentiste.

La question délicate qui se pose alors est de savoir si cet idéalisme immanentiste comportera une finalité ontologique, et laquelle? J. Piaget dans l'article de la *Semaine littéraire* rappelé plus haut, constatait avec beaucoup de sagacité que les principales recherches psychologiques et les études logico-critiques faites en Suisse romande, si différentes qu'elles paraissent, avaient cependant ce caractère commun de sauvegarder les données transcendantes indispensables à la vie religieuse.

Or si l'immanentisme doit aboutir en fin de compte à répudier tout finalisme ontologique, on ne voit guère comment le concilier avec les aspirations les plus fondamentales de la conscience religieuse et même morale. Par conséquent et s'il fallait voir dans cette répudiation non pas une crise pas-

sagère, mais un état définitif, le divorce en Suisse romande entre la pensée philosophique et la pensée théologique serait consommé et une rupture qui jusqu'à présent ne s'était pas produite existerait désormais ; elle existera d'autant plus profonde que la réaction théologique dont j'ai parlé plus haut ira s'accentuant.

Un pareil état de choses, s'il se produisait, serait regrettable à tous égards. En effet, certains auteurs, comme Ed. Platzhoff-Lejeune, ont parfois dénié à la Suisse romande la possession d'une certaine originalité de pensée. Or cette originalité existe d'une façon indéniable et j'en trouve la cause dans l'impossibilité où nous sommes en tant que penseurs romands de séparer la spéculation philosophique de tout ce qui touche à la vie morale, religieuse et civique, et de tout ce qui a trait à l'éducation. Nous ne comprenons pas la trahison des clercs dans le même sens que Julien Benda, et le point de vue de Sirius consiste pour nous à déterminer et nous mêmes et Sirius dans leur vraie relation.

Cela étant, nous réalisons de mieux en mieux que c'est par un effort commun, par une vraie solidarité que nous ferons quelque peu progresser vers la vérité la pensée philosophique de la Suisse romande dans ce qu'elle a d'originalement fécond. Sous ce rapport la constitution de notre société a eu déjà d'heureux résultats. Je tiens à ce propos à remercier ici les présidents de groupe, H. Reverdin, H. Miéville et S. Gagnebin qui par leur dévouement et leur intelligence ont rendu possibles ces résultats. Je tiens également à remercier la fondation Lucerna dont les généreuses subventions ont permis la publication d'études collectives.

S'il m'est enfin permis de formuler un vœu, ce serait celui-ci. J'aimerais voir se fonder en Suisse romande un centre d'études philosophico-religieuses qui, groupant et favorisant les forces dont nous disposons pour cela, serait analogue à celui que Genève a su organiser avec tant de succès dans le domaine de la psychologie et de l'éducation. Je souhaite que notre Société romande de philosophie aide par son influence à la réalisation de ce rêve.

Arnold REYMOND.

POST-SCRIPTUM

En cherchant, comme il vient de le dire, à « déterminer et nous-mêmes et Sirius dans leur vraie relation », notre Président central s'est oublié en tant qu'individu. Une telle omission, digne d'approbation au point de vue moral, est irrecevable du point de vue historique, et rendrait incompréhensible le beau rapport que l'on vient de lire, tant le rôle joué parmi nous depuis une trentaine d'années par Arnold Reymond s'est trouvé décisif dans l'orientation de la philosophie romande. C'est pourquoi notre Société, en sa séance générale de Rolle 1931, a chargé le soussigné d'ajouter un bref *Post-scriptum*

à ce Rapport. Tâche redoutable, mais à laquelle un élève de M. Reymond ne pouvait se refuser.

Le rôle qu'Arnold Reymond a joué dans la pensée romande est celui qu'explique sans doute la qualité maîtresse de son caractère d'homme : un rôle de conciliateur. Nous n'entendons nullement dire par là que sa philosophie ressemble de près ou de loin à un éclectisme, qui atténuerait les thèses adverses pour les mieux unifier. Rien n'est plus éloigné de la pensée ferme et logique de notre Président, auquel on pourrait au contraire reprocher un goût exagéré du dilemme et de la rigueur déductive, tant il se méfie de la conciliation verbale et de l'équivoque des idées. S'il est conciliateur, c'est parce qu'il a vécu profondément les divers courants de la pensée moderne, dont les remous contraires se prolongent jusque parmi nous, et que sa propre pensée leur fait à chacun une part : c'est dans le dynamisme psychologique de son œuvre qu'il faut donc rechercher son esprit de conciliation, ce qui ne l'a empêché en rien de prendre parti nettement en son aboutissement final.

Dès sa thèse de théologie sur le *Subjectivisme*(1), se manifeste cette attitude essentielle et s'annoncent les services qu'Arnold Reymond devait rendre à la pensée romande et particulièrement à ses disciples. Cet essai est, en effet, l'effort le plus sincère et le plus profond que l'on ait tenté chez nous pour confronter la vie religieuse et l'esprit des sciences physico-mathématiques. Nous disons la « vie » religieuse, car, dès ces débuts de son activité, les valeurs de la foi sont soigneusement distinguées de la théologie spéculative, et la formulation de cette foi soumise à la critique rationnelle. C'est cette parfaite sincérité intellectuelle qui nous a été si utile et qui a permis à toute la réflexion religieuse ultérieure des philosophes romands de se réclamer de Reymond. Nous disons, d'autre part, l'esprit des sciences exactes, car loin de se borner à circonscrire le terrain de la religion ou à concilier cette dernière avec les données de la science, c'est une vision singulièrement vigoureuse et profonde de l'esprit même de la physique, dans ses rapports avec la raison, que nous offre ce premier ouvrage. Sur ce point encore, Reymond a exercé une influence décisive sur ses continuateurs. Non seulement son intervention, dès 1900, était d'une qualité toute nouvelle chez nous par la compétence technique qu'elle révélait en philosophie mathématique, mais encore le long effort de réflexion épistémologique et logique qu'il a fourni depuis a vivifié notre pensée à tous.

Ce dernier aspect de son activité nous conduit à un second genre de conciliation qui caractérise l'œuvre d'Arnold Reymond : celle du point de vue logique et du point de vue génétique. Jusqu'ici, nous ne pouvons parler que d'une aspiration commune à tous les auteurs romands. Réaliser l'accord entre la foi et la science, c'est l'un des buts essentiels de notre pensée durant le XIXe siècle ; et les maîtres de Reymond, M. Ph. Bridel et Th. Flournoy, ont pu l'initier, l'un à la sincérité intellectuelle en théologie, l'autre à la valeur de

(1) *Essai sur le subjectivisme et le problème de la connaissance religieuse*, Lausanne 1900.

la philosophie des sciences. Ce que nous apporte la thèse sur le *Subjectivisme*, c'est donc moins un ordre de préoccupations nouvelles qu'une manière originale de penser la science dans ses rapports avec la foi personnelle.

Par contre, dès son ouvrage sur *Logique et mathématiques* (1) et au cours de ses nombreuses publications ultérieures sur l'histoire et la philosophie des sciences, Arnold Reymond a unifié en lui deux attitudes dont peuvent se réclamer les plus aberrants comme les plus directs de ses disciples, de ceux qui creusent à sa suite le filon de la logistique jusqu'aux psychologues de la petite enfance : l'attitude logico-réflexive et l'attitude historico-génétique. Au début de ce siècle régnait en France comme en Angleterre un réalisme logique pour lequel les êtres conceptuels engendraient d'eux-mêmes les mathématiques et s'imprimaient sur notre esprit avec une force de contrainte analogue à celle du monde sensible pour les empiristes. La conception logique d'Arnold Reymond a consisté au contraire d'emblée à mettre en évidence notre activité rationnelle en tant qu'activité, à se refuser aux identifications purement formelles pour faire la psychologie des opérations intellectuelles et à chercher dans l'histoire le secret du mécanisme de la raison. La méthode historico-critique qu'il a ainsi représentée chez nous, pendant que des auteurs comme G. Milhaud, L. Brunschvicg ou Pierre Boutroux la défendaient en France avec l'éclat que l'on sait, réconcilie ce qu'il y a de fondé dans l'analyse réflexive et ce qu'il y a d'indispensable dans la recherche historique et génétique.

Ce n'est pas le lieu d'étudier dans son ensemble l'œuvre d'Arnold Reymond. En métaphysique ainsi que dans les questions sociales il a pris position en des études qui ont toujours donné à réfléchir ; mais sur de tels terrains on ne fait point école. Ce qu'il nous a paru intéressant de souligner, c'était au contraire ce par quoi notre Président nous a tous influencés profondément, ce en quoi il est un centre vivant pour notre Société, que nous soyons théologiens, moralistes, logiciens, historiens ou psychologues. A cet égard les courants qu'il a si bien décrits dans le Rapport précédant ces lignes sont ceux de sa propre pensée, et l'unité harmonieuse qu'il a su réaliser en lui entre les valeurs religieuses et scientifiques, réflexives et historiques, demeure un idéal pour nous tous, transcendantalistes ou immanentistes, épistémologistes ou généticiens.

Jean PIAGET.

(1) *Logique et mathématiques. Essai historique et critique sur le nombre infini*, Saint-Blaise 1908.